

Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 84 (1957)
Heft: 10

Artikel: Il y a dix ans que C.-F. Ramuz est mort...
Autor: Molles, R. / Ramuz, Charles Ferdinand
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-230528>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 06.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

1. A force de parlé, j'suis venu chez
moi.

RAMUZ

Il y a dix ans que C.-F. Ramuz est mort...

par R. MOLLES

Nous avions ici deux langues : une qui passait pour « la bonne », mais dont nous nous servions mal parce qu'elle n'était pas à nous, l'autre qui était soi-disant pleine de fautes, mais dont nous nous servions bien parce qu'elle était... nôtre !

C.-F. Ramuz.

Oui, dix ans déjà que l'âme de C.-F. Ramuz a quitté « La Muette »...

On a beaucoup écrit sur l'œuvre, sur la vie de ce grand romancier-essayiste.

Il en avait tracé — comme par crainte qu'on se méprît sur lui et qu'on le jugeât sur des apparences — les grandes lignes dans son *Journal*, il en avait livré une « certaine densité » dans sa correspondance...

Il redoutait que sa clairvoyance ne le trahît, et ses dernières paroles furent d'un homme qui redoutait que son œuvre même n'eût pas pour les autres la signification intime qu'il lui avait insufflée...

Il ne la croyait pas réussie de ce point de vue-là et, à la recon siderer dans son ensemble, sur la fin de sa vie, chacun de ses ouvrages lui apparaissait comme une condamnation.

Entendons-nous, comme une condamnation de n'avoir pu, plus hautement encore, plus profondément aussi, exprimer la « peine des hommes » de la terre par rapport au divin qui les habite, divin qui le soutenait à chacune de ses créations...

Un mystique — clairvoyant — une sorte de Major Davel, oui, parfaitement, une sorte de Major Davel de la pensée, habité, lui aussi, par une belle Inconnue et prêt au sacrifice...

On n'a pas encore approfondi cet aspect de l'écrivain... hanté par le « vieux langage de chez nous », ce *villhio devesâ* qu'il avait entendu parler autour de lui encore jeune homme, dont il saisissait les expressions colorées, directes, terriennes, cosmogoniques...

Mais écrire en patois ? Cette langue parlée, sans graphisme établi et dans laquelle on exprimait les choses de la terre dans leur totale réalité, dans leur densité même... Ecrire en patois ? Ne serait-ce pas d'avance enlever à son œuvre son... universalité ? Alors quoi faire ?

Voilà pourquoi il n'hésita pas — en artiste qu'il était avant tout, en visuel, en peintre de la vie extérieure autant qu'intérieure — à casser les reins à la langue française, à dissocier sa syntaxe, à délacer le corset qui l'étouffait...

La langue parlée autrefois, chez nous, « le vaudois », le séduisait. Ses personnages — vignerons, laboureurs, pirates d'eau douce, montagnards — il voyait bien, il entendait bien qu'ils se taisaient en parlant la langue française écrite, apprise. Il sentait qu'en pensant dans leur vieux langage à eux, ils ne traduisaient plus qu'en lieux communs leur pensée, de peur de se tromper, qu'ils redevenaient bavards

en patoisant parce que le patois, pour eux, c'était la seule langue *vivante*, poignant aux tripes, la seule langue dans laquelle ils pouvaient dire leurs maux, débonder le trop-plein de leur bon sens, embriller leur joie, faire sauter le péclet du clédard qui maintenait, dans l'enclos de leur cœur, la simplicité comme la noblesse de leurs sentiments primesautiers de terriens...

Aussi peut-on sourire aux critiques qui n'ont pas vu que C.-F. Ramuz a pu, par ce moyen linguistique authentique, faire parler ses personnages selon leur vie, leur cœur, leur âme!... Il ne pouvait y avoir miracle d'amour sans ce dialogue nouveau... Et tant pis si la phrase biaise, si elle devient pesante à la montée, tourmentée selon leurs tourments, l'essentiel était qu'elle restât fidèle à une présence, exprimât une sève qui n'est féconde qu'en circulant des racines au sommet de l'arbre, dans les lieux même où l'arbre a été planté...

Lisez Ramuz à voix haute — j'en ai fait l'expérience sur un muret de vigne au-dessus de Cully — lisez *La Beauté sur la Terre* à haute voix. Et comme *Rouge*, le pêcheur d'ombre, vous repeindrez votre « capite », vous aussi... mais avec les gestes d'antan, et si vous y ajoutez — sans vous en apercevoir — une chambre de plus, ce sera bien pour y recevoir un jour cette « Beauté sur la terre » dont C.-F. Ramuz était envahi jusqu'à la moelle des os...

Chers collaborateurs,

En raison des « vacances », les numéros de *juillet* et *août* se feront simultanément. Aussi bien, vous seriez aimables d'adresser vos articles pour ces deux mois d'ici au *20 juillet*... Amis valaisans et fribourgeois, à vos plumes, il manque encore de la « copie » !

Le « joli » geste !...

Lorsqu'autrefois, et encore aujourd'hui, l'on passait dans sa commune d'origine, on avait droit au « via-tique », 2 francs (argent, provision que l'on donne à quelqu'un pour faire un voyage...)

M. Alfred Hertig, de Monnetier, Savoie, en excellent patoisant qu'il est, a trouvé mieux...

Il a tenu à marquer son passage à Lausanne en adressant à l'Administration du CONTEUR ROMAND la somme de 10 francs, avec ces mots au verso de son chèque :

Don du lauréat du concours à Radio-Lausanne, âgé de 86 ans, de passage au pays.

Merci de tout cœur, M. Hertig, pour ce geste, ce « joli » geste, et croyez bien que le CONTEUR ROMAND, organe officiel du Conseil des patoisants romands, vous en est reconnaissant.

La Rédaction.

Pas méchant !...

— Gustave, un type brutal ? Allons donc. Non seulement il n'est pas capable de faire du mal à une mouche, mais il n'osera pas faire un croc-en-jambe à une coccinelle !

Le « Conseil » des patoisants romands a siégé

Le Conte de juin étant sous presse, nous donnerons en juillet le compte rendu de la séance du « Conseil » des patoisants romands, qui a siégé le 10 juin, lundi de Pentecôte, au Buffet de la Gare de Lausanne.